

sucre, nous avons démontré; 1o. Que M. Bonnemant veut cultiver une terre de 400 arpents avec un mobilier insuffisant; 2o. Que son système de culture est défectueux, puisque les travaux y sont trop nombreux pour qu'il puisse les exécuter en temps propices; 3o. Qu'il admet un rendement trop élevé pour la betterave; 4o. Qu'il se trompe sur le prix accordé au lait par la fabrication du fromage; 5o. Que l'assolement préconisé par ce monsieur sera la ruine de nos terres; 6o. Que sa culture ne donne pas assez de fourrage pour nourrir convenablement les bestiaux; 7o. Enfin, que M. Bonnemant a besoin de quelques leçons d'arithmétique.

Il s'agissait tout simplement pour ce monsieur, de détruire nos avancés au moyen de démonstrations plus convaincantes que les nôtres. L'a-t-il fait? Pas du tout, il se borne à vanter sa science, son expérience, ses longs voyages, à torturer nos écrits pour leur faire dire des ineffabilités qu'il lui sera ensuite facile de réfuter, à traiter d'absurdités et de taquinerie ce qu'il lui est impossible d'attaquer et il finit par nous menacer des rigueurs de la loi.

Dans son premier paragraphe, il nous fait dire qu'il faudra deux labours au printemps pour préparer une terre de consistance moyenne, et il ajoute, cette parole qu'il prétend accablante pour nous: *Suivant moi, c'est une absurdité.* Sans doute; mais où est l'absurde? Chez-vous M. Bonnemant. Nous avons dit qu'il faudra la valeur de deux bons labours. Le sens des deux phrases est bien différent et il faut être bien pauvre pour ne le pas saisir. Un labour, des herages énergiques, des roulages et la confection des sillons immédiatement avant les semis valent bien deux labours. D'ailleurs, oubliez-vous qu'il faut labourer les champs destinées à l'orge, aux patates et aux fourrages verts, et croyez-vous que vous aurez un printemps sans pluie? Par conséquent vous êtes dans l'erreur et tout votre échafaudage s'écroule de lui-même.

Au second paragraphe, vous avez, dites-vous, pour instruments divers, \$200 qui pourront acheter les hoes à cheval nécessaires. Mais ces \$200 ne sont pas inépuisables. Pour une terre de 400 arpents, dont 300 en labour, il vous faudra des semoirs à betteraves, des fourches, des pelles, des baches, des grattes, des rateaux, des faux, des faucilles, des brouettes, des tombereaux, etc. \$200 n'y suffiront jamais et l'achat de tous ces instruments devra vous taquiner; mais nous n'y pouvons rien. A notre institution est attachée une ferme de 500 arpents, qui d'après le dernier inventaire possède des instruments divers pour la valeur de \$580; et nous ne faisons pas d'extravagance. Vous êtes loin de votre calcul, n'est-ce pas?

Le troisième paragraphe contient un raisonnement infabule. Le voici: La betterave globe-jaune a donné 40,000 livres de racines donc la betterave à sucre en donnera 20,000. Que cette logique est convaincante!

En regard de ce raisonnement impossible, il nous sera bien permis d'en mettre un autre dont nos lecteurs pourront apprécier la valeur. Nous avons entre les mains les statistiques agricoles des départements du Nord, de la Somme, de Seine et Oise, du Morbihan, et d'Ille et Vilaine. Voici ce que nous y trouvons: le premier de ces départements donne en moyenne 18,300 lbs de betteraves par arpent, le second, 18,000; le troisième, 17,400; le quatrième, 14,200 et le cinquième 13,300.

Eh bien si en France, pays si favorable à la production de la betterave, la moyenne ne dépasse pas 18,000 lbs par arpent pouvons-nous en conclure qu'il en sera autrement au Canada où le climat est moins convenable? Evidemment non. Si jamais nous nous livrons à la culture de la bette-

rave, dans les années favorables, nous aurons quelquefois plus de 20,000 par arpent; mais ces rendements sont exceptionnels, et nous ne devons compter que sur la moyenne. D'ailleurs M. Bonnemant admet lui-même qu'il s'est trompé puisqu'il dit au 5o. paragraphe que par prudence il a diminué son rendement de 4 par 100. Vous admettez donc que votre premier calcul est faux, et de notre côté nous venons de démontrer que même en admettant cette diminution de 4 par 100 vous êtes encore dans l'erreur.

Dans le 4o. paragraphe M. Bonnemant s'aveugle de son propre encens. Il parle de ses succès, de sa médaille d'argent. Tout cela n'empêche pas qu'en fabriquant du fromage en *Basse-Bretagne*, il n'a pas pu faire du fromage de Gruyère, et sans avoir voyagé nous pouvons affirmer qu'il n'a pas fabriqué du Gruyère mais peut-être quelque chose qui lui ressemblait.

Quant aux voyages, c'est très instructif; mais nous connaissons certains individus qui, après de longs voyages, nous sont revenus *gros Jean comme devant*.

Vous dites, M. Bonnemant, que le fromage de Brie paie le lait cinq cents la pinte. Vous voulez évidemment nous en imposer. Vous savez bien que votre avancé est faux. Le 24 avril de la présente année, sur le marché de Paris, le fromage de Brie se vendait en moyenne \$1.20 la dizaine pesant 50 livres; or, pour fabriquer 50 livres de fromage de Brie il faut 150 pintes de lait, par conséquent celui-ci n'est donc payé qu'un peu moins de trois centias la pinte. Vous tenez donc beaucoup à ce qu'on vous applique le proverbe s'adressant "qui vient de loin."

Monsieur Bonnemant a consacré son sixième paragraphe à expliquer pourquoi il a encore besoin de prendre quelques leçons d'arithmétique, et il persiste toujours à dire que 5 fois 6 font 15. Seulement il couvre cette absurdité du manteau de la prudence. Il aurait certainement mieux valu dire la vérité et vous épargner le désagrément d'être renvoyé à votre table de multiplication.

Le septième paragraphe nous accuse de blâmer l'assolement de M. Bonnemant, *parce qu'il serait une révolution dans notre système culturel.* Pas du tout: nous nions formellement avoir dit cela. Savez-vous lire, Monsieur? Ouvrez la *Gazette des Campagnes*, page 224, 1ère colonne, et vous y verrez que votre assolement est trouvé défectueux parce que vous faites revenir la betterave à des intervalles trop rapprochés, et que nous vous conseillons d'adopter celui de six ou sept ans. Vous êtes donc encore dans l'erreur.

C'est le retour trop fréquent des mêmes plantes sur les mêmes champs qui a le plus contribué à ruiner la culture canadienne. Êtes-vous justifiable de vouloir continuer ce système désastreux?

Dans ce même paragraphe, vous insinuez que nous avons tenu nos populations dans l'immobilité. Nos compatriotes savent que cette insinuation est tout-à-fait gratuite.

Au huitième paragraphe, on nous reproche de critiquer la stabulation permanente. Relisez, Monsieur, notre article du 24 avril, page 223, dernier alinéa de la seconde colonne, et vous y verrez ce passage: "La stabulation complète est certainement avantageuse; mais encore faut-il organiser le service de la ferme en conséquence." Nous ne comprenons pas comment vous avez pu trouver dans cette phrase une critique de la stabulation. Mais ce que nous comprenons encore moins, c'est que vous osiez faire de la stabulation permanente sans aucun bâtiment d'exploitation; du moins, vous n'en faites aucune mention dans votre projet de culture.

Dans votre neuvième paragraphe, vous maintenez que les